

—Je veux mon enfant ! Je veux mon enfant ! criait la jeune fille.

La situation devenait dangereuse pour Solange, car elle craignait de voir apparaître d'un moment à l'autre le képi d'un sergent de ville. Elle ne tenait nullement, on le comprend, à être menée au poste et avoir à fournir des explications.

—En vérité, je ne sais pas ce que vous voulez dire, prononça-t-elle d'une voix mal assurée ; vous me prenez certainement pour une autre.

Et elle jeta autour d'elle des regards éperdus.

—Misérable femme ! reprit Gabrielle, en fixant sur elle ses yeux ardents, maintenant que je vous tiens, après vous avoir si longtemps cherchée, je ne vous lâcherai pas... Ah ! vous feignez de ne pas me connaître et vous dites que je vous prends pour une autre... Non, vous êtes Félicie Trélat, la voleuse d'enfant ! Vous verrez, misérable, vous verrez... Il y a la justice, il y a les magistrats ; ils vous feront parler, eux : il faudra bien que vous leur disiez ce que vous avez fait de mon enfant... Ah ! voleuse, voleuse d'enfant !

Déjà, plusieurs personnes qui passaient s'étaient arrêtées près d'elles pour écouter.

Solange chercha à se tirer d'embarras en payant d'audace. Elle se tourna vers les témoins de la scène.

—Messieurs, dit-elle d'un ton très calme en apparence, vous avez entendu les paroles de cette femme ; je n'en suis pas offensée, car elles sortent évidemment de la bouche d'une insensée. Je ne sais pas qui elle est, je la vois aujourd'hui pour la première fois, et elle crie que je lui ai volé son enfant ; c'est bien de la folie... Je passais tranquillement sur le boulevard, allant à mes affaires, lorsqu'elle s'est précipitée sur moi comme une furie. Je vous en prie, messieurs, aidez moi à me débarrasser de cette malheureuse, qui est privée de sa raison.

—Ne l'écontez pas, s'écria Gabrielle avec emportement, elle vous trompe... Elle me connaît très bien ; c'est une coquine, elle m'a volé mon enfant !

Solange haussa les épaules.

—Vous voyez bien qu'elle est folle, dit-elle.

Et elle ajouta avec un accent plein de compassion :

—Pauvre femme, je ne peux pourtant pas lui en vouloir. Qui sait ? Elle a eu probablement un enfant qui est mort, et dans sa folie elle s'imagina qu'on le lui a volé...

—Ce doit être ça tout de même, dit une femme.

—Et plusieurs voix répétèrent autour de Gabrielle :

—Pauvre folle !

Les paroles astucieuses de Solange obtenaient le résultat qu'elle avait espéré.

Gabrielle elle-même restait confondue de son incroyable audace. La stupefaction était peinte sur son visage ; il y avait de l'égarement dans son regard plein de lueurs étranges.

Anxieuse, hâlante, prise à chaque instant d'un frémissement nerveux, ses yeux cherchaient parmi les personnes présentes un défenseur, un protecteur ; elle interrogeait l'une après l'autre toutes les physionomies et semblait implorer aide et protection.

Les spectateurs, des ouvriers pour la plupart, s'intéressaient évidemment beaucoup à la scène étrange qu'ils avaient sous les yeux, mais aucun ne paraissait décidé à prendre parti pour l'une ou pour l'autre des deux femmes.

Gabrielle reprit d'une voix étranglée par l'émotion.

—Oh ! ne m'abandonnez pas, protégez-moi !... Elle vous dit que je suis folle, ne la croyez pas, ne la croyez pas ! Non, je ne suis pas folle, j'ai toute ma raison... Oui, cette femme est une misérable... Je vous le répète, elle m'a volé mon enfant ! Il était tout petit, il venait de naître... c'est un garçon, un beau petit garçon... Il aura sept ans cette année, après la Notre-Dame. Ah ! j'ai beaucoup pleuré... Je suis la mère... J'ai eu à peine le temps de le voir, je ne l'ai presque pas embrassé... C'est affreux, voyez-vous, c'est affreux ! Je me suis endormie, cette femme était là... Et pendant que je dormais, elle a pris mon enfant et elle est partie... Et quand je me suis réveillée, l'ange n'était plus dans son petit berceau...

Malgré l'inquiétude qui la dévorait, Solange gardait toute sa présence d'esprit.

—La pauvre malheureuse, dit-elle d'un ton contrit, comme elle divague !

—Je ne mens jamais, reprit Gabrielle, je jure que je dis la vérité. J'ai mis au monde un enfant, et la femme que voilà me l'a volé... S'il y a ici une mère qu'elle réponde. On a pris son enfant à une pauvre mère, qui ne demandait qu'à l'aimer... Voyons, dites, est-ce qu'il ne faut pas qu'on le lui rende ?

Des larmes jaillirent de ses yeux.

Mais aucune voix ne s'éleva en sa faveur.

Elle ne voyait autour d'elle que des figures attristées, des gens qui paraissaient la plaindre.

Son étrange pâleur, l'éclat de son regard, son effarement, son air exalté, le décousu de ses paroles, tout cela, malheureusement, faisait croire aux gens à qui elle s'adressait, qu'ils se trouvaient

réellement en présence d'une malheureuse atteinte d'aliénation mentale.

D'un autre côté, l'attitude résignée de Solange, sa tranquillité apparente semblaient justifier leur fatale erreur.

Depuis un instant, Gabrielle ne tenait plus le bras de Solange. Celle-ci pouvait s'éloigner, prendre la fuite ; mais malgré ses craintes et le danger qui la menaçait, elle n'osait pas le faire brusquement. Elle restait immobile au milieu du groupe, attendant l'instant propice pour s'enquiver sans être trop remarquée. D'ailleurs, elle comprenait que Gabrielle s'élancerait sur ses pas et la poursuivrait de ses cris ; or, elle ne se souciait nullement de courir elle-même à la rencontre des sergents de ville qui, par un bonheur inouï pour elle, ne se montraient point sur le boulevard.

Ensuite, en s'éloignant, elle redoutait encore de faire croire qu'elle avait peur. N'interpréterait-on pas sa fuite, en effet, comme un aveu de sa culpabilité ? Alors tous ces gens hésitants, qui ne voulaient pas intervenir, pouvaient prendre fait et cause pour Gabrielle.

Dans ce cas, les conséquences de sa rencontre avec sa victime devenaient terribles.

Voilà les réflexions que faisait Solange. Elle avait réussi à faire passer Gabrielle pour une folle ; il fallait absolument que ceux qui étaient là en restassent convaincus. Là seulement était son salut.

Cependant, sa situation devenait de plus en plus difficile et périlleuse, car Gabrielle était bien résolue à ne pas la laisser s'échapper.

Autour d'elles, des hommes et des femmes échangeaient des paroles rapides.

—Moi, dit un ouvrier, je ne vois qu'un moyen d'arranger cela.

—Lequel ?

—C'est de les mener tout simplement chez le commissaire de police.

—C'est juste, dit un autre ; il fera entendre raison à la folle, et il saura bien les mettre d'accord.

—Je ne demande que cela, dit vivement Gabrielle ; oui, allons chez le commissaire de police.

Solange sentit un frisson courir dans tous ses membres.

Les choses commençaient à prendre pour elle une mauvaise tournure.

—C'est comme un fait exprès, dit une femme, on ne voit pas un sergent de ville ; ils ne sont jamais là quand on a besoin d'eux.

Eh bien, nous ferons leur service, répliqua l'ouvrier qui avait parlé le premier.

—Qui veut accompagner ces dames avec moi au bureau du commissaire ? demanda-t-il ?

—Nous irons volontiers, répondirent trois ou quatre voix.

Deux hommes vêtus en bourgeois venaient d'arriver sur le lieu de la scène et de se mêler au groupe des curieux.

Après avoir jeté un regard sur Solange et Gabrielle qui se trouvaient en face l'une de l'autre, au centre du cercle formé autour d'elles, l'un de ces hommes, parlant avec une certaine autorité, se fit renseigner sur la cause du rassemblement.

—Vous avez parfaitement raison, dit-il aux ouvriers, cette affaire regarde le commissaire de police.

Solange tressaillit et tourna vivement la tête. Son regard rencontra celui de l'individu. Aussitôt ses yeux s'illuminèrent et un sourire singulier glissa rapidement sur ses lèvres.

L'homme se pencha vers son compagnon et lui dit tout bas quelques mots à l'oreille.

Pendant que ce dernier s'éloignait rapidement, l'homme reprit à haute voix :

—Je suis inspecteur de police ; je me charge de ces deux femmes qui auront à s'expliquer tout à l'heure devant qui de droit.

—Je suis prêt à vous accompagner, dit un ouvrier.

—Et moi aussi, dit un autre.

—Moi aussi, dit un troisième.

—Merci, répondit l'homme ; mais c'est tout à fait inutile. Du reste, je ne suis pas seul. J'ai un camarade qui est allé chercher un fiacre.

Puis s'approchant des deux femmes :

—Vous allez venir avec moi, leur dit-il d'un ton sévère, je vous arrête. L'une de vous deux a tort, je n'ai pas à savoir laquelle, ce n'est pas mon affaire.

—Comment, on m'arrête, moi ! s'écria Solange, qui parut très indignée.

L'homme répliqua sèchement :

—Si vous n'avez rien à vous reprocher, vous n'avez rien à craindre.

—Monsieur, dit Gabrielle, je suis prête à vous suivre.

—J'aime mieux cela que d'être obligé de vous emmener de force.

—Vous êtes inspecteur de police, monsieur, laissez-moi vous dire...

—Vos affaires ne me regardent point, interrompit brusquement